

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									J		

L' Abeille.

4me. Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

4me. Année.

VOL. IV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 19 Février, 1852.

No. 17

LUI.

II.

A Rome, où du sénat hérite du conclave ;
A l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs
[de lave,

Au menaçant Kremlin, à l'Alhambra riant,
Il est partout ! --- Au Nil je le retrouve encore ;
L'Egypte respandit des feux de son aurore ;
Son astre impérial se lève à l'Orient

Vainqueur, enthousiaste, éclatant de prestiges,
Prodige, il étonna la terre des prodiges
Les vieux scheiks vénéraient l'émir jeune et prudent ;
Le peuple redoutait ses armes inouïes ;
Sublime, il apparut aux tribus éblouis
Comme un Mahomet d'occident.

Leur féerie a déjà réclamé son histoire.
La tante de l'Arabe est pleine de sa gloire.
Tont Bedouin libre était son hardi compagnon ;
Les petits enfans, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,
Et les ardents chevaux hennissent à son nom.

Parfois il vient, porté sur l'ouragan humide,
Prenant pour piédestal la grande pyramide,
Contempler les déserts, sablonneux océans
Là, son ombre éveillant le sépulcre sonore,
Comme pour la bataille y ressuscite encore
Les quarante siècles géants.

Il dit : debout ! soudain chaque siècle se lève,
Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive
Satrapes, pharaons, mages, peuple glorieux
Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte ;
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,
Tout devient monument ; il passe sur le sable :
Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert,
Que l'Aquilon sans cesse y fatigue son aile !
Son pied colossal laisse une trace éternelle
Sur le front mouvant du désert.

Victor Hugo.
[à continuer.]

COLONISATION DES BOIS-FRANCS DANS LES TOWNSHIPS DE L'EST.

Sol Canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplé !
Isidore Bédard.

Lorsque nos pères quittant le beau pays de France, vinrent s'établir sur les bords de la grande rivière du Canada, ils eurent sans doute à essayer bien des peines, à endurer bien des fatigues avant de voir de riches campagnes remplacer les épaisses forêts qu'ils trouvèrent sur les bords du St. Laurent. Il leur fallut du courage car ils avaient à combattre d'infatigables ennemis dans les indigènes déterminés à tout tenter pour chasser ces nouveaux ennemis de leur liberté. Mais nos pères venaient de la France et de plus

Etaient l'élite des guerriers,

ils ne devaient donc point craindre la sauvage audace de l'indomptable Iroquois. Aussi, toujours en garde contre l'astucieuse valeur de ce dangereux ennemi, l'histoire nous les représente tenant d'une main la charrue et de l'autre l'arme avec laquelle ils protégeaient leurs familles et leurs moissons.

Aujourd'hui les champs qu'ils ont arrosés de leurs sueurs devenant trop étroits pour contenir leurs enfans, ceux-ci se voient forcés à leur tour de chercher non pas loin de leur patrie, mais au sein même du Canada une nouvelle terre de liberté. Plus heureux que leurs pères sous un rapport, ils pourront s'établir en paix sur le sol qu'ils vont défricher ; ils n'auront point à faire usage de cette valeur chevaleresque qu'ils ont reçue comme un précieux héritage et dont ils "n'ont jamais flétri les lauriers," puisque les ennemis qui ont disputé avec tant d'acharnement les bords du St. Laurent, ne sont plus. Mais de nouveaux obstacles et de nouveaux ennemis vont se présenter à eux et ce sera le même courage et la même persévérance pour y résister.

Voyons les prendre possession de cette riche et grande étendue de terres habitables qui forment la partie des Townships de l'Est connus précédemment sous le nom de bois-francs.

En 1833 quelques chasseurs Canadiens, poursuivant l'original au sud du fleuve derrière les paroisses de St. Pierre-les-Becquets et de Gentilly, franchirent dans leur ardeur une savane de trois lieues de profondeur au sud de la rivière Bécancour et pénétrèrent pour la première fois dans les forêts de Sommerset et de Stanfold qui, avec les townships voisins, forment ce qu'on a d'abord si proprement appelé les bois-francs. A la vue de ces arbres gigantesques et tels qu'ils n'en avaient jamais rencontrés, l'admiration de ces chasseurs fut à son comble. La forêt qu'ils parcouraient était comme une de ces belles et riches plantations auxquelles l'art et le goût savent donner un aspect riant et varié. L'orme, le chêne, l'érable, le merisier, le pin, le frêne et le noyer faisaient le plus bel ornement de ce parc immense

que la nature seule entretenait dans une propreté et une élégance princière. La hauteur et la grosseur de ces arbres, au verdoyant feuillage indiquaient la richesse d'un sol propre à toute espèce de culture et de productions. Dans l'ivresse de leur joie ils allaient et venaient en tout sens comme pour en prendre possession, se félicitant mutuellement de leur découverte, et faisant répéter aux échos étonnés les hurras les plus joyeux. C'était bien le moment pour eux de s'écrier avec un de nos poètes :

O mon pays ! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri !

Dans un temps surtout où le manque de terres dans les seigneuries forçait déjà la jeunesse Canadienne de passer à l'étranger, leur découverte était une mine précieuse. Aussi, de retour dans leurs paroisses, nos chasseurs, comme autrefois les douze députés de Moïse, commencèrent aussitôt à exalter la richesse de la terre qu'ils venaient de découvrir, plus heureux d'annoncer cette nouvelle terre promise que de montrer les trophées de leur chasse. Leur récit persuasif et plein d'enthousiasme d'une terre où semblaient devoir couler le lait et le miel, engagèrent bientôt quelques particuliers à aller s'y établir. Ce fut là le commencement de ce continu mouvement vers les townships qui va toujours croissant et continuera ainsi, il faut espérer, jusqu'à ce qu'enfin, sous la direction des vrais amis du pays et sous la protection d'un gouvernement sage et éclairé, toute cette vaste étendue de terres habitables et fertiles soit couverte d'heureux et paisibles cultivateurs Canadiens ; ou selon la poétique pensée de l'éloquent promoteur de l'œuvre si éminemment patriotique de la colonisation, j'usqu'à ce que l'on voie briller la croix du clocher et que l'on entende sonner l'angélus du soir depuis l'extrémité des seigneuries au sud du fleuve, jusqu'aux frontières de l'est, et depuis les bords de la rivière Chaudière et du lac Mégantic jusqu'à la ville de St. Hyacinthe.

Il en coûtait cependant à ces braves pionniers de la colonisation de s'éloigner

des lieux qui les avaient vu naître et grandir ; il leur en coûtait de quitter leurs parents, leurs amis d'enfance et ces bons voisins avec lesquels ils avaient passé des jours de joie et de bonheur ; de ne plus se réunir dans la vieille église si pleine pour eux de religieux souvenirs ; il leur en coûtait de se condamner à n'avoir plus sous leurs yeux ce clocher de la paroisse qui toujours fait battre de joie le cœur catholique du Canadien, et puis de ne plus voir

De St Laurent le majestueux cours.

Aussi, quoiqu'ils ne dussent point passer les frontières de leur patrie chérie, il leur semblait partir pour l'exil ; c'est que

La patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée,
a dit avec raison un poète.

Mais le temps était arrié où les Canadiens, instruits à l'école de l'indigence et répétant ce cri d'un patriotique appel "EMPARONS-NOUS DU SOL" devaient quitter du St. Laurent les rivages si beaux et aller fonder comme une nouvelle colonie au sein même du Canada, disputant à l'étranger une terre dont la possession leur est acquise à tant de titres. Ils partirent donc, les larmes aux yeux, mais l'espoir dans le cœur. Pour fixer leurs premiers établissements, ils choisirent les bords riants de cette branche de la rivière Nicolet qui arrose Stanfold et Arthabaska. Ils ne pouvaient s'arrêter sur un sol plus riche que celui des pointes étendues que forme cette rivière dans son cours irrégulier. Rien ne rappelle mieux au fidèle ami de St. Joachim le souvenir des champs fertiles qu'arrose la Friponne, que les bords enchantés de la rivière Nicolet serpentant entre une double rangée d'ormes que la hache du colon n'a pas encore osé frapper.

Le nombre des colons fut petit d'abord, car il fallait une intrépidité plus qu'ordinaire pour aller s'enfoncer ainsi dans les bois, sans issue pendant près de huit mois de l'année. Cependant dès le premier printemps plusieurs arpents de terre furent ensemencés, et, l'automne arrivant, la terre paya avec usure ce qu'on lui avait confié : sa fécondité tenait du prodige. Cet heureux résultat de la première récolte, propre à donner les plus belles espérances, se répandit avec rapidité dans les paroisses du district des Trois-Rivières, au sud du fleuve. Il y eut alors un élan général vers cette région fortunée ; on ne parlait que des *bois francs* : c'était la Californie d'alors. Mais cette découverte devait produire en quelque sorte les mêmes résultats que ceux des mines aurifères des bords de l'Eldorado ; c-à-d, que les *chercheurs* ne devaient obtenir leurs richesses qu'après des privations, des misères et des souffrances presque incroyables.

Pour arriver aux *bois francs*, il fallait

passer une savane de trois lieues qu'il n'était pas possible de franchir autrement qu'à pied pendant près de huit mois de l'année. On ne pouvait la traverser avec des voitures que depuis la fin de décembre au mois d'avril, lorsque le froid avait durci les eaux bourbeuses de ce vaste marais. Les premiers colons avaient frayé un chemin de pied dans lequel ils avaient jeté des branches au moyen desquelles ils se soutenaient au dessus des bourbiers sans fond qu'ils rencontraient à chaque instant. Pour rendre ce sentier praticable aux voitures d'hiver, ils étaient obligés, aux premières neiges, d'aller par corvée de vingt ou trente hommes, battre la neige avec leurs pieds pour la détremper avec l'eau, sans quoi la glace ne se serait pas formée. Cela ne se faisait pas ordinairement sans que plusieurs n'enfonçassent, dans cette eau fangeuse et à demi-gelée, souvent jusqu'aux genoux et jusqu'au milieu du corps. Lorsque deux voitures se rencontraient, les chevaux qui mettaient le pied hors du chemin battu disparaissaient quelquefois dans les ornières d'où on ne les retirait qu'avec des cordes et des leviers : quelques uns de ces pauvres animaux et plusieurs bêtes à cornes y sont même périés. Ce fut là cependant le chemin par lequel pendant onze ans des milliers de colons, hommes, femmes et enfants ont dû passer pour se rendre dans les *bois francs*.

Qui pourrait dire les misères et les souffrances de tout genre qui y furent endurées ? Le cœur saigne au récit qu'en font les premiers habitants de ces contrées.

Joseph Pellerin, de St. Grégoire et J. Bte. Lafond, de la Baie du Febvre, furent les premiers qui eurent le courage d'aller s'établir, le premier à Stanfold dans l'été de 1835 et le second à Somerset dans l'automne de la même année (1835). Ce furent eux qui en abattant le premier arbre pour construire leurs cabanes annoncèrent à cette forêt vierge sa prochaine destruction sous les coups incessamment répétés de la hache des bucherons qui devaient venir sur leurs traces. Les anciens leur auraient élevé des statues : puissent au moins leurs noms, conservés par l'*Abeille*, être longtemps répétés avec reconnaissance !

Cependant le champ était vaste et chacun pouvait se choisir une ample part de cette belle forêt : aussi ne furent-ils pas longtemps seuls. Continuellement et à chaque heure du jour on voyait de nouveaux colons passer la savane pour aller aux *bois francs*. C'était ordinairement pendant l'hiver qu'ils allaient prendre des terres ; ils défrichaient, ensemençaient dans le printemps et ce n'était qu'après leur première récolte

et dans l'hiver suivant qu'ils allaient chercher leurs familles. C'est encore au jourd'hui ce que font généralement ceux qui vont prendre de nouvelles terres dans les townships.

Dès l'année 1840, il y avait déjà une population considérable à Somerset. (En 1843, 1,062 âmes ; aujourd'hui, 2,200 âmes.) Il en était de même à Stanfold et à Arthabaska. La grande majorité de ces nouveaux colons montaient dans les townships, pauvres et sans aucune avance ; c'étaient, pour la plupart, de pauvres journaliers ou des habitants ruinés qui n'apportaient avec eux que les ustensiles de la première nécessité et de maigres provisions pour quelques mois. Plusieurs n'apportaient pour tout ménage que leur hache et leur sac de farine sur le dos. Ils comptaient sur leur travail pour maintenir leur existence et celle de leurs familles ; mais ces familles, souvent nombreuses et consommant sans cesse, avaient bientôt épuisé les provisions et le manque de magasins dans ces premières années ne permettait pas de les renouveler. Aussi la disette était-elle à la porte de leurs cabanes avant que la récolte fût dans la grange. D'ailleurs, quelque abondante que fût cette récolte, le surecroît imprévu de la population faisait qu'elle était toujours épuisée plus tôt qu'on ne l'avait cru, et quand arrivait le printemps, la misère faisait aussi son apparition avec lui. C'était un grand contraste : d'un côté la riante verdure dont les arbres se paraient et la luxuriante fécondité d'un sol qui se couvrait des plus riches moissons rappelaient aux colons le jardin de délices où nos premiers parents

Sous un épais ombrage, aux bords d'une onde pure
Ou des zéphirs légers frémit le doux murmure,
Foulaient un vert gazon parsemé de mille fleurs.

Et de l'autre côté, leur état de misère leur rappelait cet arrêt du Créateur lorsqu'il les chassa du même jardin : *In sudore vultus tui vesceris pane.*

T. C.

(à continuer.)

L' A B E I L L E .

"Forsan et haec olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 19 Février, 1852.

Pour un écolier, l'année se trouve partagée par l'examen d'hiver en deux parties bien tranchées ; c'est pour lui une époque remarquable qu'il redoute encore plus, s'il est possible, qu'il ne la désire. Il y a bien encore, dans le cours de l'année, d'autres petites époques qui viennent tour-à-tour fixer les pensées et qui forment comme le calendrier de l'étudiant ; car c'est d'après elles qu'il tient registre du temps qui s'est écoulé et de celui qui lui reste encore ; mais celles-ci ne sont que secondaires ; elles sont seulement jetées

à varier la route et égayer un peu en passant; l'examen d'hiver au contraire est un point bien marqué dans l'année. Depuis la rentrée, ça toujours été le point de mire principal où se sont arrêtés les regards; et bien souvent, lorsque les études se faisaient longues et que l'ennui lui venait au cœur, le petit commençant s'est dit: il n'y a plus que deux, il n'y a plus qu'un mois pour l'examen d'hiver, on m'a dit qu'après, le temps passait bien plus vite.

Aujourd'hui nous sommes parvenus à cette époque d'espérance pour quelques uns, de crainte pour beaucoup et d'inquiétude pour tous. L'examen des élèves est commencé lundi matin; depuis plus de quinze jours, il absorbait toutes les pensées, toutes les occupations; on s'y préparait à l'étude, on en parlait en récréation; c'était l'objet obligé de bien des conversations. L'on ne pouvait rester guères longtemps dans un cercle sans entendre bientôt les mots de programme, de traductions...

C'est donc demain... — Oni; hélas pourquoi faut-il qu'il y ait des examens? — Prenez garde, Monsieur, vous pourriez vous compromettre; on ne hait guère une chose sans quelque raison: vous pourriez faire soupçonner que vous n'avez pas toujours eu lieu d'être content de ceux que vous avez déjà subis; le monde est si méchant, voyez-vous... — Hé bien! sais-tu ton programme? — Comme ça et toi? — Si j'ai le bonheur qu'ils m'interrogent au commencement, je suis sauvé, sinon je ne sais ce qui en résultera.

Vous craignez donc l'examen, vous autres, s'écrie un troisième pour qui fumer est la moindre des peines. — Sans doute. — Pour moi, ce n'est pas ce que je crains le plus, mais ce sont ces notes, ces indispensables attributs. Si encore, il en était comme autrefois, où trois ou quatre notes suffisaient pour toute une classe; passe; mais maintenant que chacun a la sienne, c'est autre chose; l'on aurait bien dû ne jamais parler de presse au séminaire; il est probable que sans elle ces espèces de notes n'existeraient pas encore. — Pour tel autre une seule chose l'occupe, c'est le badinage, ou les leçons; si l'on n'en peut point parler, le reste n'est rien.

Ainsi chacun exprime sa plainte expose ses griefs, et ses craintes; chacun ne verrait rien de difficile dans les examens si l'on en retranchait précisément ce qu'il y redoute le plus.

Mais laissons-là le mauvais côté de l'objet. Pour un écolier qui a bien travaillé, l'examen est une espèce de compensation de ses labeurs. Si son travail a été secondé d'heureuses dispositions, il doit nécessai-

rement occuper une place honorable parmi ses compagnons: alors la satisfaction qu'il en ressent, le dédommage amplement de ses peines et de ses fatigues. Si, au contraire, il n'a que des talents médiocres et par conséquent une place qui leur est proportionnée, il a toujours le contentement que lui procurent le témoignage du maître et le sien propre qu'il n'a pas dépendu de lui de n'en pas avoir une meilleure.

Quant à l'avantage que l'on retire à revoir l'examen, comme dans un seul cadre, toutes les matières que l'on a étudiées pendant le reste de l'année, il est incontestable; il ne peut même être remplacé par aucun autre. En effet, que nous resterait-il dans l'esprit de ces leçons apprises en peu de temps et que, bien souvent l'on a oubliées encore plus vite; de ces traductions que l'on a mal préparées, ou sur lesquelles l'on n'a jeté qu'un œil très peu scrutateur? le tout se dissiperait bientôt et échapperait à une mémoire souvent ingrate; mais la répétition en peu de temps de tout ce que l'on a vu dans le cours de l'année a à peu près l'effet d'une analyse pour graver les choses dans l'esprit; et puis l'obligation de passer à l'examen et d'y bien passer, si l'on veut se faire honneur, fait que l'on apporte pendant ces quelques semaines un travail et un soin tout particuliers. Et s'il m'était permis comme à Horace de faire des proverbes, je ne dirais pas seulement "*bis repetita placeant*", mais "*bis repetita haerent*."

Après l'examen, il semble qu'on soit animé d'une nouvelle ardeur. Instruit par le rapport du maître de sa force, de sa supériorité sur ses condisciples ou de son infériorité, chacun voit ce qu'il lui faut faire. S'il est inférieur à ses rivaux, il lui faut de nouveaux efforts pour les surpasser; s'il leur est supérieur, il lui faut aussi redoubler d'ardeur pour ne pas se voir supplanter et "remporter aux foyers, prix couronnés et lauriers."

On annonce que la proposition soumise à la législature de la Nouvelle-Ecosse, de la part des députés du Canada et du Nouveau-Brunswick, au rapport au chemin de fer, a été adoptée à la majorité de 34 voix contre 14.

Les honorables Hincks et Taché sont de retour à Québec.

Décédé, à Ste. Anne-la-Pérade le 11 février, Messire M. M Brien, curé du lieu, âgé de 51 ans. Après un brillant cours d'études au collège de Montréal, ce monsieur fut quelques années curé, et vint en 1830 au Séminaire de Québec où il professa d'abord la théologie, fut deux ans directeur du Petit-Séminaire et ensuite professeur de rhétorique jusqu'en 1839.

Nouvelles Etrangères.

FRANCE. Le gouvernement a pris des mesures pour éloigner de la France, tous les individus convaincus d'avoir pris part aux insurrections récentes, tous les chefs reconnus du socialisme et tous les hommes politiques qui se sont fait remarquer par leur violente hostilité au gouvernement, et dont la présence serait une cause d'agitation.

Les bureaux des Ministres vont être mis en communication avec le palais des Tuileries, au moyen de télégraphes électriques.

La Constitution nouvelle a été placardée dans les trente-six mille Communes de France.

On s'occupe des dispositions à prendre au Luxembourg pour l'installation du sénat. La tribune disparaîtra, les membres devant parler de leur place.

Un crédit de 4.600.000 fr. porté au projet de budget de 1852 pour la rectification des routes nationales, avait été réduit à 2.600.000 fr. par l'Assemblée nationale. Un décret sur le rapport du ministre des travaux publics le reporte au chiffre primitivement fixé par le gouvernement.

—Un journal de Lyon dit que les réfugiés français établis en Suisse ont reçu leurs passeports pour "Amérique. Un autre journal, l'*Echo de Vienne*, annonce que M. M. Deluclose et Ledru-Rollin se disposent à quitter l'Angleterre et partir pour le Canada, le premier voulant y être publiciste, et le dernier, avocat.

Toutes les réceptions officielles ont été suspendues le 21 janvier à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Louis XVI. Ce jour-là des messes ont été dites dans toutes les églises de la capitale, pour le *roi-martyr*.

—M. de Montalembert et plusieurs membres de la commission consultative ont résigné leurs fonctions, en conséquence des décrets concernant la famille d'Orléans.

Des 200 millions de francs enlevés à la famille de Louis-Philippe, 10 millions seront employés à la restauration des logements pour les classes ouvrières, 10 millions pour la société de secours, 30 à un crédit de Fourier, 5 millions, dit on, au clergé pauvre et le rest pour les soldats de la légion d'Honneur.

ANGLETERRE. Une lutte qui menace de se généraliser s'est engagée entre les industriels et les ouvriers. Elle a commencé entre les machinistes et leurs patrons. Ceux-ci, pour ne point consentir à une élévation de salaire qu'on avait prétendu leur imposer, ont pris la résolution de fermer plutôt leurs ateliers. Le nombre des ouvriers qui sont sans travail à Londres et à Manchester dû à ces difficultés s'élève à 23,000, dont 12,000 pour le district de Londres, et 11,000 pour celui de Manchester.

ROME. Dimanche, 4 Janvier, le Saint-Père a béni, dans la chapelle, la layette qu'il envoie à la reine d'Espagne pour l'usage de la petite princesse qu'elle veut de mettre au monde. Les princesses catholiques attachent un grand prix à cette bénédiction des langes qui doivent servi

à leurs enfants. Dans la circonstance présente, le cadeau est magnifique. Tout ce qui est liège est orné des plus fines dentelles de la Belgique; tout ce qui est bouton est remplacé par de petits camées entourés de brillants et portant l’empreinte de la Sainte-Vierge, de St. Pierre, de St. Paul et de St. Jean-Baptiste. Tout ce qui est drap est enrichi de broderies en or à larges dessins en bosse et aux armes pontificales; une bande de soie blanche ayant au milieu une peinture fort belle représentant le baptême du Sauveur, doit envelopper l’enfant après la cérémonie; et le tout, y compris une charmante corbeille de soie noire et blanche, est renfermé dans un coffre d’ébène dont le couvercle en bois incrusté, et représentant des fleurs, &c. est lui-même aussi bien que les broderies un beau spécimen de l’industrie romaine.

Le premier jour de l’an, après la chapelle papale, le général Géméan a présenté ses hommages à Sa Sainteté et lui a adressé un discours, dans lequel il lui dit que quelque soit l’avenir, la France voudra toujours garder comme une de ses gloires les plus précieuses, celle d’avoir rétabli le Pape dans la capitale du monde chrétien. Sa Sainteté lui a exprimé la joie qu’elle ressentait en se voyant entourée d’une partie de l’armée française, armée qui vient de sauver la France et l’Europe entière des excès auxquels voulaient se livrer les hommes de l’anarchie. Sa Sainteté a béni l’armée, la nation et son chef, afin qu’après avoir donné la lumière pour conduire les événements avec tant de sagesse, Jésus-Christ daignât accorder à présent le don inestimable de conseil pour les mesures plus difficiles que réclame l’usage des trônes qui ont été remportés.

Russie. Le ministre de l’instruction publique a publié une statistique des personnes qui ne professent pas le culte grec et qui sont domiciliées en Russie. D’après ce document on voit qu’il y a 2,817,074 catholiques Romains, 1,189,802 israélites, 1,329,886, luthériens, 367,675 arméniens grégoriens 28,461 arméniens catholiques. 37,912 calvinistes ou réformés, 2,320,810 mahométans, 190,092 lamaites et 168,030 autres païens; total : 8,863 279.

TERRRE-SAINTE. Le Patriarche latin, Mgr. Valerga est arrivé à Jérusalem. Ce prélat était accompagné de quatre missionnaires; trois ou quatre autres ouvriers apostoliques étaient attendus et quelques prêtres français iront augmenter le personnel du clergé latin dont Mgr. Valerga s’entoure en ce moment. L’intention du prélat est de former un clergé indigène, sur lequel reposent presque toutes ses espérances pour l’amélioration morale et religieuse de la Palestine. Déjà le Patriarche a fait disposer un local pour y réu-

nir quelques jeunes gens de Bethléem, de Jaffa et de Chypre. Puis, lorsque le collège-séminaire sera organisé, il appellera les dix élèves qu’il entretient depuis trois ans chez les R. R. PP. Jésuites de Gazir, dans le Liban.

On a fondé à Jérusalem un hôpital catholique, où l’on admet les pèlerins malades, les catholiques, les Grecs, les cophtes et les musulmans de cette ville, ainsi que les catholiques de Bethléem et des environs. L’intention de Mgr. Valerga est de faire pour cette œuvre un appel à la générosité de quelques gouvernements et à la charité de quelques âmes chrétiennes.

D’un autre côté l’épiscopat anglican créé depuis deux ans, à Jérusalem, sous la protection de l’Angleterre et de la Prusse, étant devenu vacant, sera maintenant rempli par M. Valentineri de Schleswig nommé à cette charge par le roi de Prusse.

AGES DES SOUVERAINS DE L’EUROPE.

Notre Saint-Père Pie IX. 1. 1. 59 ans.

Vient ensuite, d’après la date de leur naissance, Guillaume 1er, roi de Wurtemberg, 70 ans; Frédéric Guillaume IV, roi de Prusse, 56 ans; Léopold roi des Belges, 61 ans; Nicolas 1er, empereur de Russie, 55 ans; Oscar 1er, roi de Suède et de Norvège, 52 ans; Frédéric VII, roi de Danemark, 43 ans; Louis-Napoléon Bonaparte, Président de la République française, 43 ans; Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, 41 ans; Maximilien II, roi de Bavière, 40 ans; Guillaume III, roi des Pays-Bas, 34 ans; Alexandrine Victoria, reine de la Grande-Bretagne, 32 ans; M. le comte Charles de Prusse, 31 ans; Victor Emmanuel II, roi de Sardaigne, 31 ans; Abdul-Medjid, Sultan, 28 ans; François Joseph 1er, empereur d’Autriche, 21 ans; Isabelle II, reine d’Espagne, 21 ans.

DES CENDANTS DE LA FAMILLE JEANNE D’ARC. Deux orphelins, descendants de la famille de Jeanne d’Arc, ont été admis par le préfet des Vosges au nombre des enfants entretenus aux frais du département: le même magistrat les a en outre recommandés aux bontés du gouvernement; ils sont âgés l’un de neuf ans et l’autre de onze.

Leur mère était fille d’un ancien militaire, Nicolas Gérardin, qui refusa de livrer aux Anglais la maison natale de Jeanne d’Arc, malgré les offres les plus brillantes, pour la céder au département des Vosges, afin qu’elle fût préservée d’une destruction qu’il craignait.

COUTUME FLAMANDE. Une coutume assez singulière existe dans la ville de Bergues. La nuit du 31 décembre au premier janvier, après le dernier coup de minuit, le guetteur, du haut de son observatoire, embouche son porte-voix et adresse aux habitants, endormis ou éveillés ses souhaits du nouvel an. Voici le compliment qu’il débite en flamand par chaque fenêtre de sa chambre, et qu’il répète encore à cinq heures du matin après la première messe: Amis, je vous souhaite à tous ensemble beaucoup de bonheur, beaucoup de bonheur. Amis, je vous souhaite à tous ensemble une heureuse et bienheureuse année.

COMBINAISONS. M. Taquet, célèbre mathématicien, s’est occupé à chercher le nombre de combinaisons que l’on pouvait former avec les vingt-cinq lettres de l’alphabet et a trouvé que ce nombre pouvait s’élever à six-cent-vingt-sextillions, quatre-cent-quarante-huit quintillions, quatre-cent-trente-neuf millions, trois-cent-soixante mille, sauf vérification, ce dont nous prions le lecteur de nous dispenser.

BONS MOTS.

Le philosophe Bias est pris par des voleurs et mis en vente comme un esclave. Un petit maître s’approche et l’examine: «Achète-moi, lui dit le sage; tu as besoin d’un homme chez toi.» Un jour il se trouve sur le même vaisseau avec une foule de scélérats. Une tempête survint; tous ces misérables commencèrent à invoquer, à grands cris, secours des dieux. Taisez-vous, malheureux, leur dit le philosophe: si les dieux s’aperçoivent que vous êtes ici, nous sommes perdus.

ÉPIGRAMME DE TURBINE.

Turbine a son tombeau parmi ceux de nos rois: Il obtint cet honneur par ses fameux exploits. Louis voulut ainsi couronner sa vaillance, Afin d’apprendre aux siècles à venir Qu’il ne met point de différence Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L’*Abeille* paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant l’année scolaire. Le prix de l’abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d’avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l’année. Les Pensionnaires s’abonnent au bureau de l’*Abeille*.

AGENTS.

Chez les Externes, M. J. COTÉ.
A la petite salle, M. E. TASCHEREAU.
Au collège St. Hyacinthe, Mr. ADOLPH E. J. J. J. J.

L. C. O. Grénier *Gérant.*